

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 65 (1920)  
**Heft:** 3

**Artikel:** Erich Ludendorff  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-340309>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 12.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Erich Ludendorff.

N'est-ce pas York de Wartenbourg qui, dans son *Napoléon, chef d'armée*, examinant l'évolution psychologique du général chez l'empereur, montre l'imagination calculatrice de Bonaparte s'effaçant peu à peu, au fur et à mesure de l'ambition croissante et des succès réalisés, devant l'illusion débridée qui, dans la poursuite du but, ne fait plus la part exacte des moyens, et laisse grandir la marge de l'imprévu. Dans le calcul des probabilités, la colonne des certitudes devient plus étroite, celle de la chance s'élargit. L'empereur s'en remet de jour en jour davantage à l'audace, à la fortune, à son étoile. Le calculateur devient joueur. A Waterloo, le calculateur disparaît et le joueur jette sa dernière carte.

On songe parfois à cela en suivant dans ses *Souvenirs de guerre* la carrière du général Ludendorff, de la prise de Liège à l'armistice du 11 novembre 1918<sup>1</sup>. On ne le comparera pas cependant à Napoléon. Il en paraît très éloigné. Il lui manque trois qualités essentielles, et peut-être d'autres, pour être rapproché d'un aussi grand modèle. S'il a le calcul, il ne semble pas avoir l'imagination. S'il connaît les militaires allemands, il ne semble pas connaître les hommes. S'il a la science du stratège, il ne semble pas posséder l'art, cette étincelle du génie qui anime la science et la renouvelle en la montrant à travers l'action créatrice d'une personnalité. De ces trois insuffisances, tout son horizon se trouve rétréci.

Ce qui demeure, c'est au fur et à mesure des succès remportés sur le front russe la part croissante faite à l'audace, à la fortune. Le général voit diminuer ses moyens. Il n'est pas de page, à partir de 1916, où il ne s'en plaigne. Ses alliés ne valent rien. Les Austro-Hongrois passent leur temps à réclamer des secours tout en pratiquant le chantage vis-à-vis du gouver-

<sup>1</sup> Ludendorff. *Souvenirs de guerre*, 2 vol. in-8. Payot & Cie, Lausanne, Prix : 20 fr. le vol.

nement allemand qui s'en laisse chaque fois imposer et cède aux menaces de défection du Habsbourg. A chaque instant, les troupes allemandes doivent relever la maison que l'insuffisance autrichienne laisse tomber. Quant aux Bulgares, ils sont impuissants à s'élever à la conception d'une guerre de coalition, et les Turcs promettent mais ne tiennent pas. Enfin, en Allemagne même, le gouvernement impérial est à demeure au-dessous de sa tâche, faible et pusillanime, dans la main des partis politiques craintifs ou malintentionnés qu'il subit et suit au lieu de les dominer et de les guider. Il ignore sa mission de stimulant de l'énergie nationale ; il oblige l'armée à se baser sur un sol populaire chancelant : tous les efforts du haut commandement en sont paralysés.

En avril et mai 1917, écrit-il, seule la Révolution russe nous a sauvés. Après elle, il espère en la guerre sous-marine. Toutefois, en été, après six mois de cette guerre, et malgré son rendement, il constate que le succès reste inférieur aux prévisions, mais il conserve encore l'espoir que les calculs de l'Amirauté se réaliseront à bref délai. En automne, ils ne se sont pas réalisés. Néanmoins, la possibilité apparaît d'une décision sur terre en 1918, pour peu que la guerre sous-marine diminue le tonnage ennemi ou seulement arrive de temps en temps à frapper les transports américains. Elle ne les frappe pas, et après en avoir fait une des conditions de la victoire, Ludendorff explique que cette condition n'était pas essentielle, qu'elle ne pouvait même pas être obtenue. Il eût été vain de vouloir atteindre un nombre suffisant de transports ; le mieux était de laisser à la guerre sous-marine son caractère de lutte économique. Des demi-contradictions de ce genre ne sont pas rares dans les *Souvenirs* de Ludendorff ; souvent ses déclarations diffèrent, au moins par leur esprit, selon qu'il juge les faits de son point de vue de chef militaire pour lequel il plaide ou du point de vue des chefs politiques contre lesquels il requiert. Il ne reste pas au même plan pour apprécier ; il a toujours raison, ils ont toujours tort ; ce qu'il envisage avec pessimisme lorsqu'il considère l'armée, ils sont coupables en ne l'envisageant pas avec optimisme lorsqu'il considère la nation.

Même les moyens à la disposition de la guerre terrestre

n'étaient pas, à fin 1917, ce que l'on devait désirer. L'armée ne possédait pas de tanks pour accompagner l'infanterie. Il lui manquait aussi des auto-camions. De plus, la situation était très défavorable en ce qui concernait les carburants. Si les auto-camions étaient utilisés pour le transport de l'infanterie, ils manquaient pour le transport des munitions, ou l'inverse. Quant aux tanks, il fallait en construire ; mais quel autre besoin de l'armée pouvait-on ajourner pour faire place à celui-là ? « Nous ne pouvions mettre plus d'ouvriers en sursis ; le pays ne nous en envoyait pas. En aurions-nous reçu, nous aurions dû les employer pour combler les vides de l'arrière. »

Ludendorff dit tout cela et d'autres choses pareilles encore. Il déclare qu'à cette époque, la vision de l'avenir était extrêmement grave. « Je savais fort bien, écrit-il encore, que l'offensive à l'Ouest serait une des opérations les plus difficiles de l'histoire du monde. »

En concluera-t-il qu'il convient de céder sur les conditions de paix ? Oui, mais à sa façon. Il fallait se contenter d'assurer l'indispensable, affirme-t-il. Il cède en conséquence sur l'idée des points d'appui, pour la marine allemande, sur la côte de Flandre, mais la Belgique doit former une communauté d'intérêts économiques avec l'Allemagne. Un certain droit d'occupation allemande en Belgique est nécessaire ; la Meuse, à Liège, ne doit être abandonnée, « si jamais on s'y décide », qu'une fois réalisée l'annexion économique de la Belgique à l'Allemagne, et quand la Belgique, dans son propre intérêt, se tiendra aux côtés de l'Allemagne. Dans le bassin minier de Lorraine, une petite zone de protection de quelques kilomètres doit être ménagée pour dérober la propriété allemande à l'influence immédiate d'une lutte future. Il faut un rapprochement plus intime du Luxembourg et de l'empire. A l'Est, la Prusse Orientale mérite une zone de protection ; le bassin houiller de Silésie mérite aussi une zone de protection ; et la Pologne doit être entamée, car un élargissement vers le sud de l'étranglement Dantzig-Thorn est une nécessité stratégique. Les populations de la Courlande et de la Lithuanie fourniront à l'Allemagne de nouvelles forces en hommes. Les hommes sont une force. La population de ces territoires pourra

cependant, sous la protection de l'empire allemand, conserver sa nationalité. Des avantages commerciaux devront être obtenus en Roumanie et dans les Balkans. Les colonies allemandes seront concentrées en un empire colonial compact.

Ainsi, d'une part, moyens incomplets et situation militaire douteuse ; d'autre part, conquêtes sur toute la ligne. Ludendorff voit-il clair ? A-t-il le droit de gourmander constamment autrui du haut de son impeccabilité ? Ou serait-ce le joueur qui l'emporte ?

\* \* \*

Quelle stratégie adopte-t-il pour réaliser ses ambitions ? On consultera à ce sujet le petit volume que le nouveau major-général de l'armée française, le général Buat, consacre au commentaire des *Souvenirs*<sup>1</sup>. Il est rempli des plus utiles enseignements.

Malgré les fronts fortifiés continus, la stratégie n'a nullement perdu ses droits ; elle exige un début tactique, il est vrai, mais ce début, ou ces débuts, n'en doivent pas moins se subordonner à l'intention stratégique que leur succès permettra de réaliser. A cet égard, Ludendorff n'a peut-être pas choisi la meilleure direction lors de son attaque du 21 mars ; en cherchant l'embouchure de la Somme par Lens et Saint-Pol, un succès tactique égal à celui qu'il a remporté le conduisait à de bien autres réalisations stratégiques.

L'emploi des moyens n'est pas non plus celui qui pût lui garantir la moindre usure de ses réserves en lui procurant le maximum d'usure de celles de l'ennemi. Il pousse ses attaques jusqu'au complet épuisement de ses effectifs, toujours sur un seul point, obligé ensuite de se reconstituer pendant un temps plus ou moins long, ce qui laisse à l'adversaire le loisir d'en faire autant.

Le système du maréchal Foch offre plus de variété, plus de mouvement, plus d'imprévu ; il ne laisse aucun répit à l'adversaire, le contraint à intervenir sans arrêt, tantôt ici, tantôt là, toujours à la peine, toujours à l'usure. Sur tout le front, les

<sup>1</sup> Général Buat, *Ludendorff*. Un vol. in-16, Payot et Cie, Lausanne. Prix : 6 fr.

attaques sont multipliées attirant les réserves qui devant se multiplier elles aussi, faiblissent et disparaissent peu à peu. Lorsque ce premier résultat sera au point, la dernière offensive passera dans la direction stratégique décisive sur le ventre du défenseur réduit et démoralisé. Telle la situation le 10 novembre 1918. Des quatre-vingts divisions de sa réserve reconstituée le 15 juillet, il n'en reste plus qu'une quinzaine au général allemand, dont deux fraîches seulement, et aucune sur le front de Lorraine où le 14 novembre trente divisions du général de Castelnau vont s'ébranler, suivies d'un deuxième groupement d'égale force. Le goulet par lequel l'armée impériale devra s'écouler, entre cette masse offensive et la frontière hollandaise, sera trop étroit pour une retraite aussi longue. Il ne reste qu'à signer l'armistice sauveur à tout prix.

Cerveau d'une très grande puissance de travail, mais imagination limitée à l'application de ce qui a été appris, insuffisante pour concevoir des données inédites d'exécution, ne voyant pour tout obtenir que la force et toujours la force portée à son maximum de brutalité, toujours, partout et n'importe où imbu de lui-même jusqu'au pire aveuglement, accaparant et dominateur, le général Ludendorff est l'incarnation de ce pangermanisme dévorant qui ne voyant dans le monde d'autre but que soi-même devait finalement succomber devant une conception plus universelle de l'humanité. Grisé par ses succès au front russe, il s'est jugé le sauveur prédestiné et sûrement victorieux chargé de réparer les erreurs des autres au front d'Occident. Il a mal cru et mal jugé ; la défaite a payé sa faute.

Peut-être pourrait-on lui appliquer une anecdote que les journaux ont contée en son temps. Au front de France, une compagnie allemande retour d'Orient tente un coup de main. Elle échoue. La voilà prisonnière, capitaine en tête. Celui-ci ne dissimule pas son dépit. Alors, un poilu paterne : Hein ! mon vieux, on n'est pas des Russes.

---